

Le roi les reconnut pour ceux qui avaient enlevé ses enfants ; il interroge le chef et lui dit :

— Tu as trouvé, il y a plusieurs années, dans le désert, un homme, une femme et deux enfants ; tu as dépouillé les parents et emmené les enfants. Que sont-ils devenus ?

— Sire, répondit le chef, ils sont encore parmi nous, je vais les remettre à sa Majesté pour qu'elle en dispose. Nous sommes prêts d'ailleurs à abandonner entre ses mains tout ce que nous avons en notre possession. Accorde-nous la vie et le pardon ; permets-nous de rester dans ton royaume ; nous nous repentons, nous voulons quitter notre vie coupable, et ta Majesté n'aura pas de sujets qui lui soient plus attachés.

Le roi se fit rendre ses enfants et confisqua les richesses des voleurs ; mais au lieu de les faire périr, comme l'ordonnait la loi du pays, il les envoya dans les mines où ils furent astreints à un travail régulier, sous une surveillance sévère. De plus, il leur promit de leur accorder grâce entière au bout de quelques années s'ils la méritaient par leur conduite.

Les sujets d'Abosaber, en voyant cette infraction aux lois du pays et en se rappelant le traitement fait au roi fugitif, ne comprenaient rien à cette conduite.

— Quelle rigueur excessive envers ce malheureux roi ! Quelle indulgence déplacée envers des brigands ! Et cela sans réfléchir, sans attendre ! Est-ce ainsi qu'agit un roi que nous croyions si sage ?

Leur surprise était extrême, on murmurait.

Abosaber fut informé de ces murmures ; il réunit les grands de sa cour et les principaux habitants de la ville, et leur dit :

— Vous tous qui m'écoutez, je vous ai toujours engagés à ne point précipiter vos jugements. Il me semble que vous les précipitez étrangement en cette occasion, c'est ce que vous reconnaîtrez, j'espère, quand vous aurez entendu ce que j'ai à vous dire.

Parvenu à un rang que je n'aurais jamais pu espérer ni oser désirer, indifférent pour la couronne que je porte et à laquelle je n'avais aucun droit par ma naissance, il ne me reste plus qu'à conquérir votre estime en justifiant à vos yeux les motifs qui ont dirigé ma conduite et en me faisant connaître de vous. Je ne suis point le frère du roi que vous avez jugé indigne du spectre ; je suis un homme d'une naissance ordinaire. Persécuté, ruiné, chassé de mon pays, je me suis réfugié dans ce royaume après m'être vu enlever en chemin mes deux enfants, et avoir vu ma femme mourir de chagrin entre mes bras. Consumé de douleur, je courbais religieusement la tête sous les coups dont la Providence m'avait accablé, quand, à l'entrée de cette ville, on s'empara de moi par force pour me faire travailler à la construction du palais. Intimement convaincu que la patience est la vertu la plus nécessaire à l'homme, j'exhortais un de mes compagnons

de travail qui venait de se casser la jambe à souffrir ce malheur avec résignation. " La patience, lui dis-je, est une si grande vertu qu'elle pourrait élever sur le trône l'homme qu'on aurait précipité au fond d'un puits. " Le roi, mon prédécesseur, m'entendit ; cette maxime le révolta, et il me fit descendre au même instant dans le puits dont vous m'avez tiré pour me placer sur le trône. Quand un monarque voisin, chassé de ses Etats par un usurpateur vint implorer mon secours, je reconnus en lui mon propre souverain qui m'avait injustement banni et dépouillé de tout. Je n'avais pas été le seul objet de sa cruauté et de ses caprices ; tous ses sujets en avaient gémi sous mes yeux. Je le savais capable d'ameuter mon peuple contre moi pour prendre ma place ; j'ai dû lui refuser asile. Les voleurs à qui j'ai conservé la vie contre la coutume du pays m'avaient enlevé mes enfants ; ils les ont bien traités et me les ont rendus. J'ai dû me montrer reconnaissant envers eux. Vous connaissez maintenant les motifs de ma conduite ; vous savez pourquoi j'ai été rigoureux envers un roi et clément envers des bandits. Si vous trouvez que j'ai fait un mauvais usage de l'autorité suprême, je suis prêt à la résigner dans vos mains. Maintenant que j'ai eu le bonheur de retrouver mes enfants, mes vœux les plus chers sont comblés ; il ne me restera qu'à désirer pour vous des jours heureux sous un gouvernement qui vous paraîtra plus sage que le mien.

Abosaber ayant fini sa justification, l'admiration et le respect continrent d'abord toute l'assemblée dans le silence. Mais bientôt un cri suivi de mille autres retentit dans la salle.

— Vive Abosaber ! Vive notre roi ! Vive le monarque patient et reconnaissant ! Qu'il vive à jamais !

Le roi, après les avoir remerciés, rentra dans son appartement, fit venir ses enfants, et après les avoir tendrement embrassés :

— Voyez, leur dit-il, les fruits de la patience ; gravez ces grandes vérités dans votre cœur ; le bien et le mal s'opèrent sous les yeux de la Providence et sa divine sagesse dispense infailliblement la récompense ou le châtiment. L'homme patient qui se soumet à son sort est tôt ou tard couronné de gloire.

R. VALDOR.

[*L'Et ile Ncëliste.*]

— Bébé, si tu pleures encore, tu n'iras pas au cirque.

Bébé fait tous les serments de sagesse usités en pareil cas ; mais, une heure après, il y manque et verse d'abondantes larmes.

— Eh bien ! c'est ainsi que tu tiens tes promesses ?

Bébé, s'essuyant vite les yeux :

— Je pleure, c'est vrai, mais c'est pour rire.